



Des manifestants lors d'un blocus de l'université Sciences Po à Paris dans le cadre des manifestations étudiantes nationales, France, le 7 octobre 2026. Sarah Meyssonnier / REUTERS



Réservé aux abonnés

« Nous, toute la France était dehors » : comment des militants de mai 68 voient les blocages lycéens d'aujourd'hui

RÉCIT - Les jeunes qui manifestent aujourd'hui se targuent de «faire un nouveau mai-68». Qu'en pensent leurs aînés qui avaient participé au mouvement ? Restés résolument militants ou passés «à droite» puisque «c'est dans la logique des choses», plusieurs militants se confient au *Figaro*.

Par **Jeanne Durieux**

Publié le 13/10/2026 à 07h00, mis à jour le 13/10/2026 à 10h25

Suivre Le Figaro sur :

 Google

 Google Discover

 Google News

La génération «*Six Seven*» refera-t-elle mai 68 ? C'est l'ambition de nombre de jeunes qui battent le pavé depuis près de trois semaines dans les rues des villes françaises. «*Septembre 2026 is the new mai 68*», «*merci Papi pour mai 68, on prend la relève en 2026*» ; «*Macron, tu nous la mets à l'envers, on te la "mai 68"*» ; parmi les pancartes bigarrées brandies bien haut dans les manifestations et les blocages, qui rivalisent de calembours pour fustiger pêle-mêle Parcoursup, le manque de professeurs, la vétusté des établissements, et puis les violences policières, le réchauffement climatique, le racisme, on y croise des références explicites à la gigantesque contestation sociale qui a bouleversé la France il y a soixante ans.

Filiation assumée, et même revendiquée, par Jean-Luc Mélenchon, qui s'extasiait lundi de ce qui serait, à l'en croire, le «*plus grand mouvement de jeunesse lycéenne et étudiante depuis 1968*». Comparaison aussitôt reprise par certains représentants de la mobilisation lycéenne, dont Sabrina Kharbach, porte-parole de l'Union étudiante, laquelle estimait que la contestation actuelle était «*beaucoup plus forte*» que mai 68. Reste à savoir si le parallèle semble

fondé, et surtout légitime, aux yeux de ceux qui l'ont orchestré : qu'en pensent ceux qui ont «*fait 68*», ce «*peuple adolescent*» aux cheveux désormais blancs, qui entend la jeune génération se targuer de marcher sur ses traces ?

Société étouffante ou avenir bloqué

Tempérons d'abord les ardeurs de ceux qui placent sur le même plan les deux contestations. «*Il y a eu un certain nombre de mouvements depuis mai-68*» qui ont voulu se réclamer du même acabit, nuance d'emblée l'historien émérite de la France contemporaine Jean-François Sirinelli, auteur de *Les grands nœuds de l'histoire contemporaine* (Tallandier, octobre 2026). La spécificité de mai-68 tient d'abord au fait qu'il est une «*fusée à trois étages*», partie d'une crise étudiante avec des revendications d'ordre universitaires, à laquelle se sont agrégées une crise sociale énorme avec «*10 millions d'ouvriers en grève*» et une crise politique où, «*pendant quelques jours de mai, le pouvoir n'a plus semblé avoir de prise sur les événements*». Il faut donc raison garder : Maryse Esterle, 74 ans, qui a manifesté en mai-68, garde de cette époque «*le souvenir d'un mouvement massif où absolument tout le monde était dans la rue*», comme si «*toute la France était dehors*». Ce qui est loin d'être le cas aujourd'hui, malgré les multiples appels à la manifestation le 17 octobre prochain.



A l'époque, on fonçait dans les bibliothèques dès que possible. Moi, je lisais plutôt les auteurs anarchistes, je dévorais Proudhon

Michel

L'enseignante-chercheuse à la retraite bat d'ailleurs d'emblée en brèche la comparaison trop facile qui met en miroir les réclamations de la jeunesse actuelle et celles que portaient les jeunes de l'époque, réduisant l'ensemble à un désir de «*plus de liberté*». D'abord, parce que l'état de la société n'a «*rien à voir*», affirme-t-elle en préambule. «*En 1968, on avait l'impression d'une société étouffante, très cloisonnée, mais pas le sentiment d'un avenir bloqué, ce que pressentent les jeunes d'aujourd'hui.*» En mai 68, Maryse a 16 ans et demi, des

blouses d'écolière roses et bleues qu'elle porte en alternance dans son lycée de filles en banlieue parisienne et c'est la croix et la bannière pour obtenir de ses parents de pouvoir se promener au parc avec ses amies.

A Bordeaux le 6 octobre PHILIPPE LOPEZ / AFP

Du mouvement qui secouera le pays, elle garde un premier souvenir très vivace d'une «*marée de garçons*» qui viennent du lycée voisin pour ouvrir les grilles de l'établissement des filles. «*Avec toutes mes copines, on respirait enfin ! En 1968, la question de la non-mixité était prégnante, la morale n'encourageait guère les relations, mêmes amicales, avec les hommes*», résume Maryse. Pour la septuagénaire, mai 68 est d'abord un moyen de «*se faire des amis garçons*», et puis de fil en aiguille, de «*s'engager vers la liberté*» pour disposer de son corps. Les premiers soubresauts de mai-68 émergent d'ailleurs avec le mouvement du 22 mars à Nanterre, lequel revendique, entre autres, la «*libre circulation*» des filles et des garçons dans la résidence universitaire.

À ce titre, les années 1960 sont encore «*pétries de catholicisme, héritières de valeurs rurales*», contextualise l'historien Jean-François Sirinelli. À l'époque, la société française est portée par quatre piliers que sont «*la prospérité, le plein-*

emploi, un contexte de paix, et la croyance en le progrès (l'idée que demain sera meilleur qu'aujourd'hui)», éclaire-t-il. En parallèle, le pays est également «marqué par l'international», la jeunesse engagée s'éveillant sous le signe de la guerre du Vietnam», poursuit le spécialiste. Qui déroule : «jusqu'aux années 50, les Français de gauche pensent que la lutte des classes est la bourgeoisie contre le prolétariat. Dans les années 1960, cette lutte se dilate à l'échelle du monde : les États-Unis et les pays industrialisés s'opposent au tiers-monde, prolétariat d'un monde dilaté et levain des révolutions à venir».

Bagage littéraire appauvri

Cet attrait pour l'international a largement animé Michel Rémond, 16 ans et demi en mai 68. *«On avait un appétit énorme pour l'information : en seconde, on discutait stratégie militaire, guerre des six jours, offensive au Vietnam . (...)»*, se remémore-t-il. L'enseignant désormais retraité est issu d'une famille de pieds-noirs qui *«n'avait pas trop apprécié la perte de l'Algérie»*. *«On était anti-gaullistes, et cela a joué»* dans son engagement. En somme, l'éveil politique d'une partie des militants de mai 68 se fait d'abord par l'extérieur, affirme-t-il. Constat à mettre d'ailleurs en exergue avec les jeunes militants d'aujourd'hui, qui brandissent ici et là des drapeaux palestiniens et se font fort de dénonciations virulentes de la politique d'Israël à Gaza. *«Cela paraît un peu normal, dans la*

mesure où la jeunesse se politise d'abord parce qu'elle prend conscience du monde dans lequel elle vit», avance Maurice, 78 ans, ex-soixante-huitard et architecte à la retraite.

Reste que la comparaison s'arrête là, aux yeux de Michel Rémond, notamment parce que depuis mai 68, le bagage culturel et littéraire de la jeunesse française s'est, à son sens, considérablement appauvri. « *À l'époque, on fonçait dans les bibliothèques dès que possible. Moi, je lisais plutôt les auteurs anarchistes, je dévorais Proudhon [précurseur français de l'anarchisme, NDLR] et Bakounine [révolutionnaire russe], mais des copains se tapaient Marx et Trotsky... Adolescent, j'avais dévoré toutes les œuvres de Verne, celles en 40 volumes»,* énumère-t-il, regrettant la disparition «*catastrophique des échanges et des lectures*» de la jeunesse d'aujourd'hui. Derrière l'arbre du fameux Elwan, jeune militant LFI au verbe fleuri qui a embrasé la Toile ces derniers jours, se cacherait une forêt de lycéens et étudiants à la culture moins brillante.

Michel Rémond cite pour étayer son point le classement Pisa, dont la chute drastique révèle assez crûment l'effondrement du niveau scolaire en France : en d'autres termes, la masse lycéenne et étudiante qui a fait «*mai 68*» disposait d'une culture littéraire et politique sans doute bien plus développée que la jeunesse française actuelle. *«On a donné la parole aux élèves avant de leur donner la langue, on a supprimé les humanités»*, alertait le philosophe Alain Finkielkraut dans un entretien paru dans nos colonnes ce week-end. Constat d'ailleurs corroboré par Samuel Gelbart, ancien agent de maîtrise qui a «*fait*» mai 68. Lui qui observe depuis sa télévision *«qu'on donne bien plus la parole aux jeunes qu'on la donnait autrefois, il n'y a aucune mesure entre les deux époques sur ce point»*, s'agace du fait que nombre de militants aujourd'hui n'ont *«jamais de bouquin dans la poche»*.

Noyauté par la gauche

Ces lectures cimentent en tout cas l'engagement politique des premiers militants de mai 68, dont la pensée très à gauche noyauté le mouvement dès ses prémisses. *«Dans les années 1960, les organisations d'extrême gauche foisonnent, avec un thème commun : la lutte contre le capitalisme et l'impérialisme américain»*, indique Jean-François Sirinelli. Derrière ce paravent se cache cependant une multitude de chapelles d'obédience bien différentes : à l'époque, Michel fait partie des «*Enragés*» anarchistes et libertaires, Samuel est maoïste, Maurice est trotskiste... *«Moi, du moment que je pouvais sortir du carcan familial, je gobais les idées qui se promenaient»*, s'amuse Maryse.

Le mouvement actuel semble en tout cas également revêtir le rôle d'une rampe de lancement pour l'extrême gauche révolutionnaire. L'organisation trotskiste Révolution permanente, chapeautée par le candidat à la présidentielle Anasse Kazib, surfe sur la mobilisation des lycéens. Et plus largement, LFI s'est fait le porte-voix des revendications de la jeunesse depuis les premières étincelles mi-septembre, les troupes de Mélenchon étant d'ailleurs accusées par Matignon d'instiguer le mouvement.

Du col Mao au Rotary

Reste à savoir si le feu des engagements pris à gauche dans la vingtaine continue de flamber au fil des années. *«Je n'ai jamais osé être de gauche quand j'étais jeune, de peur de devenir de droite en vieillissant»*, disait joliment le

journaliste Antoine Blondin. Les militants de mai-68 lui ont-ils donné raison ? Les réponses divergent. Maryse, qui est restée de gauche, considère que les revendications des jeunes sont «*légitimes*», plaint ceux «*qui vivent et travaillent dans de mauvaises conditions et ont l'impression de ne pas être respectés*», déplore une réponse policière «*disproportionnée*» à leur rencontre.



Le monde d'aujourd'hui est beaucoup plus difficile que celui d'hier

Maurice

Maurice se dit aussi admiratif de la vigueur de ces lycéens qui «*refusent de se laisser abattre*». Si pour l'ancien architecte, les velléités révolutionnaires ont fait long feu, le trotskiste sous mai 68 assume avec fierté d'être «*resté militant*». «*Je fais confiance à la jeunesse, il se passe toujours des choses importantes lorsqu'elle s'exprime*», loue celui qui se dit bien conscient d'être d'une génération «*d'enfants gâtés*». «*Je n'ai jamais eu de difficultés à trouver un travail, on profitait des Trente glorieuses, d'un équilibre géopolitique global*», pointe-t-il. Or, aujourd'hui «*l'accès au travail est bien plus dur*», et de façon plus générale, argue-t-il, «*le monde d'aujourd'hui est beaucoup plus difficile que celui d'hier*».

En face, d'autres insistent sur la chimère que représente la suppression totale de la sélection à l'entrée de l'université qu'appellent de leurs vœux les lycéens d'aujourd'hui. «*En 68, on y était opposés, mais on s'est vite rendu compte que lorsque vous n'exercez pas de sélection à la base, elle se met aux portes de la vie professionnelle, et de façon bien plus féroce*», analyse Michel Rémond. Qui se veut réaliste : «*Avec cinquante ans de recul, mon positionnement politique général a évidemment évolué, comme beaucoup. On commence souvent à l'extrême gauche, et on finit à droite, c'est dans la logique*», poursuit l'ancien enseignant, qui étaye pour illustrer : «*Comme disait mon père, "jeune, on a la passion de l'égalité, et quand on prend de l'âge on a plutôt la passion de la liberté".*»

«Redescendre sur Terre»

Samuel Gelbart embraye, lui qui assume aussi son virage à droite : *«À 20 ans, on veut refaire le monde pour qu'il soit conforme avec l'idée qu'on s'en fait : mais quand on termine nos études, qu'on se retrouve dans la vie pro, il faut bien gagner sa vie et redescendre sur terre»*, assène-t-il. Lui ne retient pas ses coups contre les auteurs des scènes de violence qui ont émaillé les mobilisations lycéennes ces derniers jours, se targuant de n'avoir *«jamais détruit d'abribus ni mis le feu aux poubelles»* pour montrer sa colère. Le mouvement auquel il a pris part en mai-68 a cependant eu son lot de violences : sept personnes ont été tuées, 2000 blessées et de nombreuses dégradations recensées.

Mais les images actuelles des manifestations, des blocages, des affrontements entre les casseurs et les policiers bénéficient d'une viralité bien plus importante qu'il y a soixante ans, les réseaux sociaux se chargeant d'attiser le brasier. Et suscitent l'inquiétude de Michel, qui s'alarme d'un pays autrement plus polarisé qu'au temps de ses vingt ans, où *«tout peut partir en sucette»*. Lui s'attriste *«de voir qu'une grande partie de la jeunesse n'est pas consciente qu'on ne peut plus déconstruire l'ensemble du pays, sans quoi on ruinera tout, et on se retrouvera dans un pays exsangue»*.